

Zeitschrift: The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK
Herausgeber: Federation of Swiss Societies in the United Kingdom
Band: - (1933)
Heft: 626

Artikel: Les troubles révolutionnaires en Suisse [à suivre]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-694432>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

D'ici peu, les problèmes que pose la politique commerciale internationale devront être résolus au moyen d'accords bilatéraux. Nous recherchons une entente amicale avec tous les pays et nous faisons preuve de compréhension pour la situation des Etats qui souffrent particulièrement de la crise. Mais les circonstances difficiles que traverse notre pays nous font un devoir de défendre avec énergie nos intérêts économiques et financiers. Notre exportation est paralysée. D'importants capitaux que la Suisse a prêtés à l'étranger sont menacés. Aussi est-il bien naturel que nous exigeons des pays, désireux d'écouler chez nous des produits, qu'ils facilitent de leur côté l'écoulement des nôtres et emploient en premier lieu les sommes que nous aurions à leur payer, pour éteindre nos créances sur eux au titre d'opérations commerciales et financières. De cette façon, nous obtenons un double résultat: nous améliorons notre balance commerciale et nous créons des occasions de travail qui ont pour effet de réduire les dépenses de l'Etat en faveur des chômeurs.

Nous avons été obligés, bien à contrecœur, de porter atteinte à la liberté économique en décrétant des restrictions à l'importation, en appliquant le système de contingentement et en introduisant le trafic dit de "compensation." Mais, actuellement, il n'y a pas de possibilité de renoncer à ces mesures. D'ailleurs, nous pouvons constater avec satisfaction que, grâce à elles, pour une bonne part, notre balance commerciale, durant le premier semestre de l'année 1933, s'est améliorée d'environ 100 millions de francs comparativement aux six premiers mois de 1932. Il est permis d'espérer que, pour toute l'année 1933, l'amélioration se traduira par une somme de 200 millions. Depuis le mois de janvier 1933, le nombre des chômeurs a accusé un recul constant et s'est réduit de moitié. Sans doute, ce phénomène tient-il surtout à la saison; cependant, on enregistre un regain d'activité dans les branches de notre production qui sont protégées et travaillent pour le marché intérieur. Une légère reprise est même constatée dans quelques branches de notre exporta-

tion. Indéniablement, cette évolution est de nature à renforcer la confiance dans notre économie nationale et dans notre monnaie.

Ces faits doivent nous inciter à une activité plus grande encore. Il faut continuer dans la voie où nous nous sommes engagés et travailler résolument à la défense de nos intérêts économiques vis-à-vis de l'étranger, en particulier dans le domaine du tourisme.

(à suivre.)

DER BERNER.

VOX RUD. VON TAVEL.

In der nun schon zehn Jahre alten Festgabe zum 60. Geburtstag seines Freundes Otto von Greyerz schrieb der bekannte Berner Schriftsteller folgenden köstlichen Heimatschein seiner Mitbürger:

"D's Wäse vom Bärner isch währschaft, luter und suber. Es isch kei Bschiiss drinne, es ma's erlyde, dass me mit dem Mässer z'tromsig derdür fährt. Da het me nid z'föchte, es chöm' öppis vüre, wo me nid dörf'ti derzue stah. Schlat Plätzen ab, soviel dr weit, es isch gsund vom Cheischt bis i d'Schindti. Heits gäge d'Sunne, si schynt eeh derdür wie dü'r alte Wy. Und suber isch me z'Bärm bekanntlech bis ufe züpfete Misthufen ufe. Dene, wo mit Macheschaffe fächte, isch es bi üs nie lang heimelig gsi.

Was anderen a üs schwärfällig vorchunt, isch nume, dass mer nit schützig sy. Mir überlege, gäb mer rede, mer bsinnen is, gäb mer öppis tüe, und wenn mer dräh gänge, so schwyge mer erscht de no. Es güt lang, bis mer rede; derfür aber isch es de dü'r d'Röndle, was mer zäge hei, und wär's nimmt, weiss, was er i der Hand het.

Und jetzt wäge der Gröbi. Hen, wär's nit ma erlyde, dass me sich git, wie men isch, und redt wie me dänkt, däm chunt villicht der Bärner grob

daient d'une seule voix: "Nous sommes prêts, avec vous!"

On vit des officiers supérieurs conduire des trains comme mécaniciens, et les troupes amenées par tous moyens de fortune, rapidement concentrées, rassurèrent par leur seule présence les populations angoissées.

Au Conseil national, le 10 décembre 1918, M. Musy a pu dire, au milieu de l'émotion des députés: "S'il est opportun de dévoiler au public les manœuvres criminelles de ceux qui ont organisé la grève et qui seuls sont responsables de ses terribles conséquences, il est juste aussi de rendre hommage à la noble et généreuse attitude des troupes qui ont opposé avec succès au parti de désordre, la précieuse force morale de leur vibrant patriotisme et l'énergie disciplinée d'une armée restée pleinement consciente de son devoir."

VI

Les journées de novembre 1918 à Berne.

"La parole qui, trop souvent, n'est qu'un mot pour l'homme de haute politique, devient un fait terrible pour le soldat. Ce que l'un dit légèrement ou avec perfidie, l'autre l'écrit sur la poussière avec son sang, et c'est pour cela qu'il est honoré de tous, par-dessus tous et que beaucoup doivent baisser les yeux devant lui."

(Alfred de Vigny).

C'est à Berne et à Zurich que les événements les plus graves devaient se passer.

A Berne, le 9, des bandes de Jungburschen et d'employés de tram forent avec menaces les négociants à fermer boutique, à baisser leurs rideaux de fer et à congédier leur personnel. Les bourgeois de Berne ont un avant-goût de la terreur rouge. La police n'intervient d'aucune façon. Seuls, le restaurateur de l'Écu vaudois et un banquier bernois refusent d'obéir à l'anarchie et reçoivent les grévistes le fusil et le pistolet à la main, unique moyen de s'assurer le libre exercice d'un droit garanti par la Constitution. Les socialistes s'empressent de supprimer la liberté de la presse, la *Tagwacht* seule continue à paraître. Ateliers et usines sont fermés, les tramways ne marchent plus. Les rues sont mornes. Les troupes sont invisibles, mais on les sait prêtes à intervenir. Leur service est très pénible. Alarmées plusieurs fois, chaque jour, elles stationnent de longues heures, l'arme au pied, dans la nuit glacée. On retardé leur entrée en ville jusqu'au moment où leur présence sera indispensable. Elles sont, alors, saluées avec joie par la population rassurée. Les magasins se rouvrent.

Le colonel commandant de corps Wildbolz est désigné comme commandant de place de Berne. La deuxième brigade de cavalerie et le groupe de guides 2, étendards déployés, défilent à travers la ville dans un silence impressionnant. L'interminable et massive colonne casquée d'acier rempli des rues du cliquetis des sabres et du sourd martèlement des sabots sur les pavés.

vor; aber so eine cha ni duure. Dä tuet de o besser, nit z'gusle, voväge, wenn der Bärner einisch hout, so isch de ghoue.

Der Muni-Aecke, ja, dä isch bi üs wärt g'achtet. Das isch wahr, und mir wüsse warum. Hätte mer dä nid, so hätti hüt en andere z'befählen a der Aare, und d'Schwyz chönn'ti me ga sueche. Landuf und landab dörf'ti niemer säge: mer hei's und vermö's, und d's arme Mandli fändi niene kei Brotrouft meh.

Der Bärner isch e guete Schütz. Er cha visiere. Er schiesst nid i Näbel. Wyt hindere, i di alte Zyte, geit er und luegt vo dahinde vüren i d'Gägewart und drüberus, und drum darf er der Chopf ufha, o wenn's fyschter usgseht und keini Stärne schyne.

Das isch Bärner Art. Und wär heiter gseht, begryft, dass mir o müesse schrybe, wie mer reden und dänken und gpsüre. Derfür gilt de o, was mir schrybe. Es git gnue dere Bletli-Schryber, wo-n-is gärn möchte vernütige, will mer so fescht i de Würze sy wie di alte Schärmannen und der Saft usem Heimetbode zieh. Das isch üs glych, si sy nume schalus, di Wulkgusler, wo der Wält möchte predigen und nid wüsse, was si under de Füsse hei. Nume brav d's Muul verschrisse! Morn weiss niemer nütme von ech."

Echo Suisse.

PERSONAL.

The numerous friends of Mr. A. Saager will be pleased to hear, that he is making satisfactory progress, from the serious operation which he underwent two weeks ago. M. Saager is still at the German Hospital.

M. H. Buser, who was taken ill in Switzerland, is also making good progress, and we extend to them our best wishes for a speedy and complete recovery.

Le 11 novembre, la ville est pleine de patrouilles de cavalerie, de postes d'infanterie. Il y a des mitrailleuses aux carrefours. On entend crier partout: "Vive l'armée!" au passage des troupes. Sur les places, derrière leurs faisceaux, les Fribourgeois chantent, entourés d'une foule qui acclame et applaudit les airs de Gruyère. On écoute religieusement leur mélodieux patois romand. Dans les quartiers nord de la ville, les soldats de l'Emmenthal chantent aussi, en bernois, avec une gravité qui émeut le public. On peut dire que ces hommes ont chanté jusqu'à la mort, puisque déjà la grippe se glissait dans les rangs.

Le palais fédéral est gardé. Des soldats en capotes blanches couvrent les escaliers et les paliers. Des mitrailleuses luisantes sont alignées dans le vestibule.

Le 11, la nouvelle de l'armistice se répand en même temps que celle de la grève générale en Suisse. On apprend coup sur coup la révolution en Allemagne, en Autriche, l'abdication et la fuite de Guillaume II en Hollande. Depuis deux heures du matin, lundi, aucun train ne marche plus. Des groupes de soldats qui rejoignent leurs corps, en Suisse orientale, traversent continuellement la ville. Le Conseil fédéral adopte une ordonnance soumettant aux lois et à la juridiction militaire les ouvriers et employés des fabriques et établissements militaires, et ceux des entreprises de transport. Le comité d'Olten a prévenu cette décision en ordonnant au personnel des C. F. F. de se solidariser, pour la lutte, avec les autres ouvriers. Cette proclamation déclare que, dès le 11 novembre, à midi, les employés n'ont plus à obéir à leurs chefs, mais qu'ils observeront, par contre, tous les ordres donnés par le comité de l'action révolutionnaire. A la page 4, on peut lire: "On résistera, par tous les moyens, à l'ordre de mobilisation du personnel des chemins de fer."

Ce manifeste est signé Wocker, représentant du Conseil fédéral au conseil d'administration des C. F. F., Duby et Huggler, conseillers nationaux. Ils se mettent, ainsi, hors la loi, en trahissant leur serment de fonctionnaires et de députés, en violant la Constitution qu'ils ont juré respecter.

Immédiatement les actes de sabotage se multiplient. Les employés qui veulent travailler sont molestés, injuriés. Le personnel de la ligne Fribourg-Morat-Anet, par exemple, est contraint par la violence à cesser son service. Quelques trains circulent, cependant, protégés par la troupe, des soldats sur la locomotive. Entre Brugg et Bienne un train est arrêté par des madiers et des traverses entassés sur la voie. On peut éviter un accident grâce au sang-froid du mécanicien. Les wagons sont assaillis par plusieurs centaines de grévistes. Les trois soldats de l'escorte doivent faire usage de leurs armes. Un gréviste est blessé au bras. Les soldats, un contre 50, sont jetés à terre, piétinés. Le mécanicien et le chauffeur sont arrachés de leur machine et si maltraités qu'il fallut les conduire à l'hôpital. Le conducteur, Alfred Nydegger, est brutalement frappé.

(à suivre.)

LES TROUBLES REVOLUTIONNAIRES EN SUISSE DE 1916 A 1919 *

"Ce fut avec une ponctualité, un dévouement et une bonne humeur admirables que les soldats répondirent à cet ordre brusque" notait M. R. de Traz, dans le *Semaine littéraire* du 7 décembre 1918. Les cheminots manquaient à leur devoir, eux n'y voulaient pas faillir, et en camion, en bateau, en voiture, à pied, jour et nuit, ils ralliaient de toutes parts leurs places de rassemblement. C'est par centaines qu'on pourrait citer les exemples de cette fidélité au devoir qui se manifesta alors de si éclatante façon. Quelques exemples au hasard.

Un fantassin rejoignait son corps à bicyclette, sans arrêt, de Schaffhouse à Yverdon. D'autres à pied de Lutry à Morges.

Des sous-officiers de la IVe compagnie du bataillon 80 (St. Gall), en congé à Genève, s'annoncèrent à leur corps à Winterthur, après trois jours de voyage, à pied, en voiture et en camion.

Un groupe de sapeurs, parti en voiture de Bursins, gagna Yverdon en auto, puis s'en alla à pied à Yvonand et arriva en char à Payerne au matin, tous pressés de répondre "Présent!" Un fusilier du 18me régiment de montagne devait rejoindre son régiment à Thoune. Il coupait du bois dans la forêt, au Lötschenthal, en Valais, quand il entendit sonner le tocsin à tous les clochers de la vallée. Il courut chez lui, s'équipa, prit son fusil et descendit à la station de chemin de fer la plus rapprochée (14 kilomètres). Il y constata que les trains ne marchaient plus. Sans hésiter, il remonta la vallée avec son lourd paquetage, s'engagea dans les hautes solitudes couvertes d'une épaisse neige fraîchement tombée, franchit le Lötschenpass, à 27000 m., dans le brouillard, aborda le glacier qui couvre la base du Balhorn, descendit la vallée de Gasteren, passa à Kandersteg et arriva à Thoune après deux jours de lutte contre la nature hostile. Il fut félicité devant le front du régiment. Ce dut être un spectacle impressionnant que ces landsturmiens lucernois qui, spontanément, sans être appelés, mirent leur uniforme, prirent leur arme, et entrèrent à Lucerne, en queue du régiment où servaient leurs fils. On pourrait lire bien d'autres traits réconfortants dans les "journaux" d'unités qui dorment dans la poussière, aux archives de l'armée. Chacun avait compris que la destinée suprême du pays se jouait, et s'était levé pour son salut.

Au 19e régiment d'infanterie (Lucerne), avant le départ pour Zurich, dans chaque compagnie, le capitaine, après avoir exposé la situation, demandait à ses hommes: "Etes-vous prêts à tout endurer avec vos officiers?" Et les soldats répon-

* Extracts of articles published in the *Tribune de Lausanne* during 1926.